

Denise Desautels, Lili Côté, Paul Bossé

Jacques Paquin

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2011). Compte rendu de [Denise Desautels, Lili Côté, Paul Bossé].
Lettres québécoises, (144), 42–43.

Denise Desautels

L'angle noir de la joie



Arfuyen / Le Noroît



DENISE DESAUTELS

L'angle noir de la joie

Paris-Orbey/Montréal, Arfuyen/Le Noroît, 2011, 118 p., 19,95 \$

Dire que tout meurt

Le dernier recueil de Denise Desautels, couronné du Prix de littérature francophone Jean Arp 2010, donne une fois de plus l'occasion de voir et d'entendre une poésie qui s'est toujours inspirée d'œuvres d'artistes ou d'écrivains.

Son sujet de prédilection : la mort, toujours la mort, à commencer par la sienne propre mais dont on ne prend la mesure véritable que dans celle des autres et dans l'Histoire. Car la mort individuelle, qui appartient à la sphère de l'intime (mort des proches, des amis), rejoint aussi celle d'autrui, les anonymes et celles provoquées par les bouleversements politiques. Comme l'écrit Desautels dans son liminaire : « Décaper l'intimité. Soulever une ombre, puis une autre, il y a tant de résistances jusqu'à l'histoire vraie, l'ossature grêle qui protège l'âme » (p. 10). Selon une composition qui caractérise certains de ses recueils précédents, la poète a réuni près d'une demi-douzaine de textes rédigés pour la plupart à l'occasion d'une exposition autour de l'œuvre d'un artiste. La mise en scène du dialogue entre l'art et l'écriture reste toutefois à l'arrière-plan pour offrir une méditation sur des drames collectifs : celui des femmes en Iran ou celui des victimes du cataclysme en Haïti, par exemple.



DENISE DESAUTELS

Savoir désencombrer

Tandis que d'autres chercheraient à voir la mort en face, Desautels emprunte la voie la plus difficile mais aussi la plus apte à « désencombrer » le monde selon cette heureuse expression. Ce n'est pas la nomination de l'horreur qui

[...] le choc entre les beautés de l'expression et les choses ténébreuses.

dit le mieux l'inéluctable, c'est le travail, patient, tâtonnant même sur le *dire* de la mort, qui garantit un tant soit peu la fidélité au réel. La poésie de Desautels ressemble à un travail d'archiviste qui engrange les mille plateaux des existences vécues ou rêvées et qui les revisite avec une conscience aiguë de la langue du poème pour trouver du sens à ce qui finit, déjà. Il faut lire cette syntaxe parfois fluide parfois heurtée qui épouse les moindres secousses d'une âme meurtrie :

*la terre penche, distraite, on dirait
j'entends aussi qu'un fleuve prend des risques à ma portée
l'extrême fragilité du futur
avalanche et solitude
l'une sur l'autre
parmi des pensées d'émeute (p. 86)*

Le beau titre *L'angle noir de la joie*, énigmatique, paradoxal (a-t-elle été tentée par *l'ange* de la joie, celle qui a écrit *Le saut de l'ange* ?), suggère le choc entre les beautés de l'expression et les choses ténébreuses.



LILI CÔTÉ

Un désir chinois

Montréal, du Passage, 2011, 104 p., 19,95 \$

Amour et taoïsme

La jolie jaquette rouge cousue d'un liseré de fil également rouge invite naturellement le lecteur à satisfaire la curiosité que lui inspire l'intitulé : *Un désir chinois*.

L'invite du rouge est double, puisque le poème unique qui compose ce recueil raconte une relation érotique avec un homme dont le drapeau du pays arbore du rouge. Le rouge est aussi la couleur symbolique du mariage. Le recueil est divisé en deux parties, « Qi » et « Gong », termes qui, mis côte à côte, renvoient à la maîtrise de l'énergie vitale. Les exercices de respiration trouvent aussi leur place et rythment les séquences poétiques. Mais ne nous attardons pas trop sur cette entrée en matière sinologique et voyons de quoi il en retourne. Le prétexte est assez simple : une femme raconte par petites esquisses la relation torride qu'elle a (davantage mise en valeur dans la première partie) et qu'elle a eue avec celui qu'elle appelle « mon beau printemps » (p. 18).

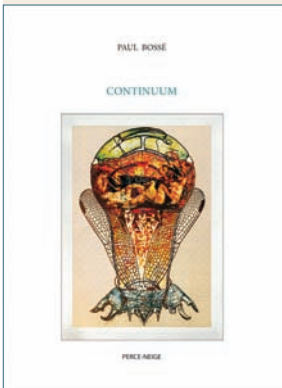


LILI CÔTÉ

Le ton est assez juste et la sensualité palpable mais sans surcharge :
*Heureux, fiévreux, mais tranquille
Avec ta douceur infinie, tu sais que tu peux me conduire
Jusque-là*

Toutes branches au vent, tu sèmes tes samares (p. 23)

Avec ce recueil, Lili Côté ne bouleverse rien, la charge sexuelle ne dépasse jamais le premier niveau de signification et ne débouche sur rien d'autre que l'expression des sens. Bon. Mais le poème est joliment écrit et pourrait garnir avantageusement le rayon d'une bibliothèque consacrée à la poésie amoureuse.



☆☆ 1/2

PAUL BOSSÉ

Continuum

Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2011, 72 p.,
16,95 \$

Des vers « à motché pas compréhensibles »

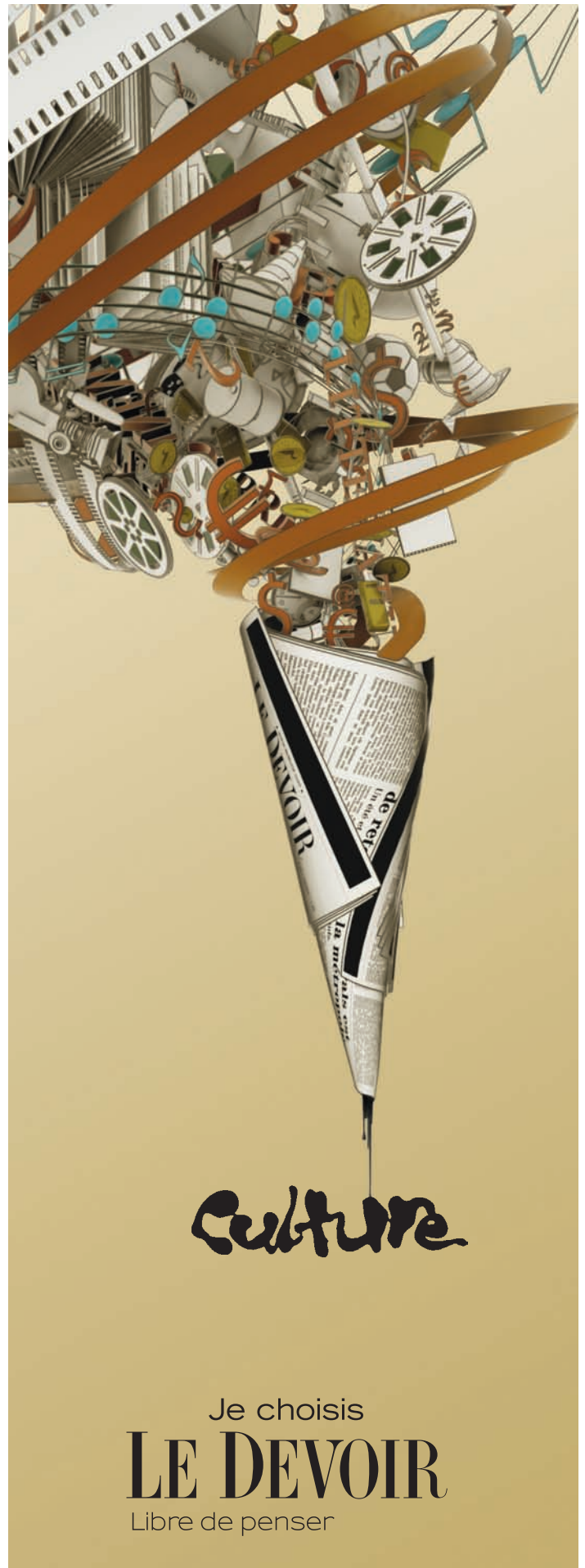
Jamais un titre n'aura si peu convenu à son contenu. Le recueil de Paul Bossé, *Continuum*, offre peu de cohérence, bien au contraire, il nous invite à un salmigondis qui décourage même le lecteur le mieux intentionné.

À première vue, on pourrait penser que nous sommes devant l'œuvre d'un poète qui, à la suite du Paul-Marie Lapointe du *Vierge incendié*, cherche à sa manière une forme de non-figuratif en poésie. Et de ce point de vue, il ne manquerait pas d'être original. Amalgamant au sein d'un même vers le chiac, ce mélange de français et d'anglais parlé dans la région de Moncton, et les courts-circuits syntaxiques, cette poésie est influencée aussi par l'écriture cinématographique. Le poème d'ouverture en donne un bon aperçu :

*cé le premier du mois
marche goose step le temps
ses bottes bien cirées
n'essayes pas laisser une seule paire
passer inaperçue* (p. 7)

Ce brassage des langues favorise aussi l'évocation des migrants, dont on trouve peu d'exemples dans la poésie acadienne. « Héritage », un des poèmes les mieux réussis du recueil, brosse un tableau du Vieux-Moncton démolit et occupé désormais par les minorités. Malheureusement, Bossé écrit comme on fait des tournages cinématographiques : beaucoup de pellicule, de multiples scènes négligées par le montage. Le regard du poète se confond avec l'objectif cinématographique, mais on est ainsi privé de la connaissance de ce *je*, qui n'apparaît jamais au sein des poèmes. Et on peine à trouver du sens dans ce bric-à-brac qui littéralement ne veut rien dire et dont le *modus vivendi* est en partie énoncé dans ce passage : « change sujet demande s'il suit » (p. 20). Désolé, non, je n'arrive pas à vous suivre.

Et on peine à trouver
du sens dans ce bric-
à-brac qui littéralement
ne veut rien dire.



Je choisis
LE DEVOIR
Libre de penser